

VOUS AVEZ UN MESSAGE DE...



Ce que je suis

Au début des années cinquante, je suis né sur l'asphalte dans une famille dont les parents aimaient tellement la nature qu'ils nous y amenaient à chaque occasion qu'ils trouvaient. Sortir de la ville dans une vieille auto, qui datait, elle, des années quarante et qu'on avait adoptée comme un sixième membre de la famille, était une expédition qui équivalait à bien des plaisirs organisés d'aujourd'hui.

Nous allions sur toutes ces belles plages qui cernaient l'île de Montréal bien sûr, mais aussi là où la vieille auto voulait bien nous mener. Mon père faisant semblant de ne pas conduire aux intersections, comme si c'était elle qui décidait où on allait. S'éloignant des grands boulevards rectilignes de Montréal, elle empruntait des routes et ensuite des chemins de plus en plus étroits et sinueux qui, à la fin, captaient notre attention de petits curieux debout dans l'auto cherchant à savoir ce qui se présenterait après chaque courbe.

J'ai un très doux souvenir d'un pique-nique près d'une grosse roche, plus grosse que l'auto, en fait. Les arbres avaient poussé autour pour la protéger et créer ce petit espace de rêve où j'ai cru un instant être un véritable cowboy. Ce fut, j'imagine, ma première rencontre avec ce que je sais, aujourd'hui, être un boisé. Mes parents n'ayant pas les moyens de s'acheter un chalet s'évertuaient ainsi chaque semaine pour nous faire respirer un coin de nature.

Jusqu'à ce que, dans une petite municipalité perdue dans le fin fond des Hautes-Laurentides, se présente une opportunité d'acquérir gratuitement un terrain au bord d'un lac. Eh! Oui! Gratuitement! La municipalité de La Minerve et le gouvernement de « la belle province » donnaient des terrains pour entamer le développement du tourisme sur une partie des territoires qui étaient anciennement contrôlés par des clubs privés de chasse et pêche. Le seul hic, c'est que c'était très loin et qu'il fallait nous-mêmes abattre le dernier bout de chemin à travers le bois pour s'y rendre. Ce n'était rien pour arrêter les parents, oncles et tantes qui s'étaient joints maintenant à l'aventure, au contraire.

En nous éloignant de la ville, cette fois-ci, nous nous croyions partis pour la campagne, nous sommes arrivés en forêt. Je n'avais pas dix ans et mon univers a

basculé. J'ai commencé à vivre ce jour où j'ai pris contact avec une petite rivière, presque un ruisseau, qui sillonnait une nature sauvage comme je n'avais même pas imaginé que ça puisse exister. J'ai marché émerveillé sous le couvert forestier qui semblait me dire : Où étais-tu donc? Depuis le temps qu'on t'attend, viens t'asseoir ici sur ce tapis de mousse et respire enfin ta vie. Viens près de la chute et tu entendas ton cœur battre. Viens près des bouleaux où tu pourras rêver sans limites.

Cet été 1960, sœurs, frères, cousins, cousines, nous avons couru, construit, défait, perdu, cherché, chanté, crié, bravé, dormi et écouté le doux silence de cette forêt de laquelle j'ai eu peine à me séparer à l'automne. Parents et enfants, chacun y avait trouvé son compte. Moi, j'y avais trouvé qui j'étais. L'hiver et le printemps qui ont suivi m'ont conforté dans l'idée que j'étais né dans cette forêt et que j'y retournerais assurément toute ma vie.

Si vous passez par là un jour, vous y trouverez probablement mes rêves, mes amours, mes peurs, mes peines, mes espoirs et mes chansons. Mais vous comprendrez aussi d'où provient l'air que l'on respire et l'eau que l'on boit. Et si vous êtes aussi chanceux que moi, vous vous rencontrerez peut-être vous-même.

Paul Piché



Photo : Panneton-Valcourt